

FEUILLETON DU "SAMEDI", 4 MAI 1901 (1)

LA DAME BLANCHE

EPILOGUE

LA FÉE D'AVENEL

(Suite et fin)

CXXXII. — LA MORT DU TRAITRE

Mais, tandis que Julien doublait les étapes qui le rapprochaient du logis familial de Claymore ainsi que ceux qui l'accompagnaient, un autre songeait également au vieux manoir des Avenel.

C'était Stewart Bolton.

Brusquement, le bruit de la mort du duc de Somerset, massacré, disait-on, par le peuple en fureur, se répandit, en même temps que l'on apprenait le rétablissement de la paix.

—Malédiction ! se dit Stewart Bolton, mon rôle est terminé : il n'y a plus qu'à accomplir ma vengeance. Je rentrerai ensuite en Angleterre, pour jouir de ma fortune.

Et il fit passer, parmi ses bandits, l'ordre de se réunir hors de la ville à la tombée de la nuit, et à un endroit convenu.

Ils étaient tous là dans un coin de bois lorsqu'il parut à son tour.

Il portait un paquet : c'étaient des torches. Il les distribua entre quelques-uns de ses hommes.

La bande arriva en vue du manoir de Claymore : là, Stewart Bolton fit halte et donna des instructions à chaque groupe d'assailants. Et l'on repartit. Mais, selon l'usage, le Highlander veillait autour du manoir avec ses deux dogues, et donna l'alarme.

—A l'assaut ! répondit la voix rauque de Stewart Bolton. Feu et sang !

Le Highlander essaya héroïquement, follement de leur barrer la route.

Un coup de poignard, cinq ou six coups de revers de sabre, le rendirent cependant impuissant.

Mon cri d'alarme avait été entendu.

Halbert et le vétéran de la Tour d'Avenel, connaissant de longue date leurs postes de combat, s'étaient élancés l'un vers le perron, l'autre du côté de la porte des communs afin de défendre les issues.

Henri de Mercourt, Wilkie et les vassaux du duc de Noxford qui leur avaient servi d'escorte, réveillés dans le premier sommeil, avaient sauté sur leurs armes.

Stewart Bolton ne s'attendait pas à trouver une garnison aussi forte.

Il avait compté sur deux ou trois serviteurs que sa bande balayerait en une minute, après quoi ses sacripants assoiffés de meurtre se rueraient dans le manoir.

Lâche, comme il l'était d'instinct, il pensa alors à la porte de derrière.

Elle était sans doute moins bien et surtout moins vaillamment défendue : il parviendrait, en ce cas, à la forcer sans risques personnels, poussant ses bandits en avant.

Il fit le tour du château en courant avec quelques-uns de ses estafiers.

Là, il vit ses hommes arrêtés également ; le vétéran d'Avenel, entouré des gardes du duc de Noxford, amenés par Henri de Mercourt, barrait le passage.

—Tue ! tue ! hurla le traître.

Si valeureux qu'ils fussent, les défenseurs de cette issue n'avaient pas, comme le vicomte de Mercourt, leurs forces décuplées par l'amour.

Les bandits de Stewart Bolton n'obéissant que trop à leur chef et luttant un contre six, le nombre des combattants de Claymore diminuait peu à peu.

Et Bolton voyait, avec une frénésie sauvage, le moment où il pourrait s'élancer sans danger à l'intérieur.

Walter d'Avenel avait fait du chemin depuis qu'il avait quitté le rivage où le dernier navire anglais s'était éloigné, et qu'il avait pris la route d'Edimbourg.

Et après avoir plié le genou devant sa gracieuse souveraine, insensible à la fatigue, il s'était remis en route et avait pris le chemin du manoir de Claymore.

Quelques-uns des gentilshommes, qui avaient tenu à lui faire escorte jusqu'à la capitale, insistant pour l'accompagner encore, il formait avec eux une cavalcade de cinq ou six cavaliers.

Ils étaient déjà engagés dans l'allée dont la terre meuble et la mousse étouffaient le bruit produit par les sabots des chevaux.

Walter qui n'avait jamais tremblé devant la mort, pâlit tout à coup : des rumeurs lointaines, l'écho de cris de fureur venaient de lui parvenir.

—Entendez-vous ? fit-il d'une voix altérée à ses compagnons. Au galop !

Ce qui venait de frapper son oreille, c'était l'écho d'une lutte, d'un combat violent, acharné.

Et l'âme étreinte mortellement tout à coup il avait tout supposé, tout compris.

Henri de Mercourt, effleuré par le coutelas de l'un des bandits, n'avait pas reculé d'une semelle, intrépidement soutenu par son fidèle Martial.

En haut, lord Merey, déplorant sa vieillesse, s'était placé avec une épée à la porte de l'appartement dans lequel ses deux enfants, Ellen et Marguerite, étaient réunies, palpitantes d'angoisse, avec Marie d'Avenel.

Soudain, une petite troupe de cavaliers fit irruption dans la clairière où était situé le château.

—Ah ! les misérables ! gronda Walter qui galopait à leur tête.

Et d'une voix tonnante, il lança son cri de guerre :

—Avenel ! Avenel !

Les défenseurs du manoir l'avaient entendu et avaient senti redoubler leur courage.

Mais Stewart Bolton avait entendu, lui aussi.

—Mort à d'Avenel ! rugit-il d'une voix rauque. Il est seul, sus à lui, tous ! Tenez-le ! Après, tout sera à vous. Mort à lui ! Mort à lui !

A ce moment, Walter d'Avenel se trouvait seul et ils étaient peut-être quinze.

Mais les cliquetis des armes, les imprécations, les éclats de voix ne leur permettaient ni aux uns ni aux autres d'entendre un bruit étrange, venant de la forêt.

C'était celui de branches écartées, écrasées, brisées en une poussée mystérieuse, ardente et continue.

Après la rencontre de Julien et de Joë, après leur nuit en plein air, les quatre voyageurs repartis à l'aube avaient marché sans arrêt, ne prenant même pas le repos nécessaire.

Mais soudain, dans le silence immense de la forêt, troublé seulement par leurs pas, une rumeur était venue les faire puis les faire trembler.

Il n'y avait pas d'illusion à se faire : c'étaient des rumeurs ardentes de bataille.

—On attaque le manoir de ma famille ! s'était écrié Julien d'Avenel.

Et il avait bondi en avant, rejoint aussitôt par les deux géants.

La bataille était arrivée à son apogée : elle touchait à son dénouement : la vie de Walter d'Avenel mise en question à ce moment même !

Les bandits s'étaient retournés avec fureur contre le chevalier désigné à leurs coups par Stewart Bolton.

Les torches tenues par quelques-uns d'entre eux éclairaient déjà le massacre, l'immolation qui allait inmanquablement avoir lieu... et déjà Stewart Bolton frémissait d'ivresse.

Mais, brusquement, la flamme des flambeaux montra deux hommes hirsutes, deux géants surgissant de la forêt, et, entre eux, un enfant, l'épée à la main.

—Avenel ! voici Avenel ! clama la voix juvénile de l'adolescent.

Et il fonça droit devant lui.

C'était Julien.

Christie et Joë étaient à ses côtés, les couvrant de leur corps.

Stewart Bolton entendit. Il reconnut la voix de Julien, vit sa taille svelte et nerveuse.

—Le louveteau ! grinça-t-il. Damnation !... Qu'importe, ajouta-t-il aussitôt, il ne sera venu que pour compléter mon œuvre, car après le père, j'aurai enfin le fils !

Julien avait reconnu Bolton, lui aussi.

La férocité exprimée par ses traits, son bras sournoisement levé, fixèrent les hésitations de son cœur haletant, lui indiquèrent la personnalité sainte et sacrée de la victime que l'espion s'appropriait à frapper.

L'air du mâle noblesse du chevalier, assailli par les bandits, puis quelque chose de fort, au fond de son être, le lui avait désigné aussi.

Joë de son côté, et Christie lui-même, malgré les années écoulées, l'avaient reconnu.

—Le chevalier ! s'écrièrent-ils.

—Mon père ! fit la voix plus éclatante encore de Julien.

Et franchissant d'un seul élan la distance qui le séparait des combattants, passant au milieu des glaives tournés contre lui par les bandits, comme si la Dame Blanche, gardienne de sa famille, le couvrirait d'un bouclier tutélaire, il surgit entre le chevalier et Stewart Bolton.

Il était trop tard pour l'espion de frapper Walter d'Avenel.

(1) Commencé dans le numéro du 14 avril 1900.